

MÉMOIRES, NOTICES.

DE MOGADOR AU DJEBEL TABAYOUDT (1)

PAR

LE RABBIN MARDOCHÉE ABI SEROUR

RÉSUMÉ DU JOURNAL DE VOYAGE

Par Henri DUVEYRIER.

La Société de Géographie a reçu du rabbin Mardochée les minutes de ses observations de distances et de directions faites pendant un voyage au sud de Mogador jusque assez près du fleuve Dhra'a. Cet itinéraire, que M. J. Halévy a traduit de l'hébreu avec la science et le soin minutieux qu'il apporte dans tous ses travaux, est intéressant aux points de vue géographique et archéologique, car le rabbin a traversé un pays fort peu connu, ou tout à fait inconnu, et il a vu des monuments anciens qu'on ne s'attendait pas à trouver en aussi grand nombre dans ce coin reculé du sud-ouest du Maroc.

Le travail du rabbin Mardochée, qui est le sujet de cette communication, fait le plus grand honneur à M. Auguste Beaumier, consul de France à Mogador, dont le zèle pour la géographie a voulu dépasser le cadre, trop restreint à ses yeux, de l'ouest du Maroc qu'il pouvait explorer en personne, et lui a fait découvrir et dresser un auxiliaire aussi utile que le rabbin Mardochée.

Il est regrettable, disons-le tout de suite, que Mardochée ait perdu la partie de ses notes relative au canton de Tazerouâlt, pays où d'après ce que lui-même nous disait avant de nous quitter, il existe une quantité de ruines antiques très-curieuses, et d'inscriptions en caractères qui n'étaient, d'après lui, ni hébraïques, ni grecs, ni latins, ni arabes.

(1) Voir la carte jointe à ce numéro.

Mais il faut espérer que le rabbin Mardochée retournera dans le Tazerouâlt, et qu'il nous enverra le fragment d'itinéraire qui manque d'Oudjân au Djebel Tafraout.

M. Beaumier a eu la bonté de corriger les noms propres cités par Mardochée, et la Société lui en sera reconnaissante, car, par suite des sons, différents suivant les pays, qui sont rendus par un même caractère hébraïque ou arabe, il eût été souvent impossible de savoir à quelle transcription il aurait fallu s'arrêter.

Un seul voyageur avait fait un itinéraire réellement utile, passant dans l'intérieur de la province marocaine du Soûs; ce voyageur est le Français Léopold Panet, qui, au prix des sacrifices les plus pénibles et des plus grands dangers, alla en 1850 de Saint-Louis du Sénégal, par terre, à Mogador, en passant par Aouguilmim, chef-lieu de l'Ouâd Noûn, et par la ville d'Agâder, ou Santa-Cruz major, comme disent les Espagnols. Entre Aouguilmim et Agâder, il toucha la Qaçba Aït-Deleïmi (1) que nous retrouvons dans les notes du rabbin Mardochée, sous le nom de Dâr Ben-Deleïmi (maison ou palais du fils du Deleïmi, ou homme de la tribu des Oulâd-Delim), et qui donne un point, assez bien fixé, sur lequel il est possible d'appuyer la partie de l'itinéraire du rabbin qui suit la lacune dont je parlais tout à l'heure (2).

De Mogador à Agâderⁿ-Iguïr, le rabbin Mardochée a suivi un chemin qui court tantôt parallèlement à celui que Panet avait relevé, du sud au nord, en 1850, tantôt sur la piste même de son prédécesseur. Il a traversé des forêts dont une, Ghâbet El-'Ar'ar, semblerait composée de génévriers, d'après le mot 'ar'ar qui fait partie de son nom. Quant aux autres, jusqu'à l'Ouâd Soûs du côté du sud, on peut

(1) Le substantif berbère Tamâzight *ou* et son pluriel *aït* qui entrent dans beaucoup de noms propres ont le sens de *fils (de)*..... — l'*n* séparant deux mots est l'équivalent de notre conjonction *de*.

(2) M. Joachim Gatell (voir *Bulletin*, mars et avril 1871) ne paraît pas avoir fait d'itinéraires pendant son voyage dans le Soûs, c'est pourquoi nous avons hésité à lui emprunter le point d'appui qu'il fallait trouver.

supposer que l'arbre qui en forme la principale essence est l'arganier ou *Sideroxylon spinosum* de Linné, végétal arborescent tout à fait particulier au sud de la côte ouest du Maroc, et dont le fruit contient une huile, qui est récoltée et employée dans le Soûs. Le rabbin Mardochée a marché, depuis son départ de Mogador, dans la province de Haha, où il y a beaucoup de villages; notamment dans le canton habité par la fraction des Haha appelée Ida Ou Isâren. On désigne ici un de ces villages par le mot *dechar* qui est certainement une forme corrompue du *dechera* algérien. Après ce canton, le rabbin Mardochée passa par celui d'Ida Ou Guilloûn, où les habitants musulmans avaient précipité un Israélite dans un puits, et par celui d'Ida Ou Tagoumma. Dans ce dernier est l'Agâder Imoûsa, le plus au nord des deux Agâder. Le nom Agâder est un substantif berbère qui, dans le dialecte Tamâzight parlé dans le sud du Maroc, est l'équivalent de muraille, mur; il est devenu par un long usage le nom propre de ces deux points fortifiés (1).

Au sud d'Agâder Imoûsa, le rabbin Mardochée passe l'Ouâd Aït Tamer, et commence immédiatement après l'ascension de l'Iguïr Oufrâni, haute montagne qui forme, sur le continent, le dernier sommet de la chaîne de l'Atlas, à laquelle les montagnes des îles Canaries pourraient bien appartenir aussi. L'Iguïr Oufrâni est le cap Ghir ou cap Guer des cartes marines; on voit des maisons isolées au bord du chemin sur son versant nord, et de nombreux villages,

(1) M. Beaumier nous communique la note suivante qui précise le sens local du mot : « Agadir (ou Agâder) est un nom générique signifiant lieu fortifié, généralement situé sur un pic escarpé ou un sommet d'accès difficile. — La plupart des tribus et fractions de tribus du sud du Maroc ont chacune leur Agadir qui, en cas de guerre ou d'invasion devient leur abri et enfin leur dernier refuge. Agâder-n-Iguïr, l'Agadir du coude (c'est-à-dire du cap), ancienne *Santa Cruz da Berberia* des Portugais, est le seul Agadir auquel on puisse donner le nom de ville, et encore cette localité n'a-t-elle jamais été et n'est-elle encore qu'une citadelle, très-forte sous les Portugais, tombant en ruines aujourd'hui. » En temâhaq, langue parlée par les Touâreg du Nord, le mur d'enceinte d'une ville se dit *agadôr*.

les uns fortifiés, les autres pas, sur son sommet. Le rabbin ne parle pas de la végétation de l'Iguïr Oufrâni; elle doit être assez particulière pour le nord de l'Afrique, car l'infortuné docteur Davidson y a noté, en 1836, des bosquets de rhododendrons. Le sommet de cette montagne, qui forme un plateau, jouit donc d'un climat exceptionnellement frais et humide qu'explique seulement la proximité de montagnes encore plus hautes, où la neige tombe en hiver, mais où elle fond et disparaît dans la saison chaude, comme ont pu s'en assurer des hommes envoyés par M. Beaumier, qui ont herborisé pour le compte de M. le D^r Cosson, jusque sur les plus hauts sommets de la chaîne entre Merrâkech et l'Iguïr Oufrâni durant les mois de juin, juillet et août.

Au bas de l'Iguïr Oufrâni, le rabbin Mardochée trouva le village d'Agüeroûd dans la plaine qui sépare cette montagne d'une autre appelée Tizouazil, puis il passa la rivière de Tâmerakht avant d'arriver à la ville d'Agâder-n-Iguïr, ainsi nommée : « muraille, ou forteresse de l'Iguïr Oufrâni » pour la distinguer de l'Agâder Imoûsa « muraille ou forteresse des descendants de Moïse. » Elle est bâtie sur une colline près du rivage de l'Océan. C'est peut-être le château construit en 1506, près du cap Iguïr, par le noble Portugais Jean Lopez de Syqueira, aidé par le roi Emmanuel. Mardochée s'arrêta au pied de la colline, dans le village de Fonti, dont le nom réel La Fuente, en français *la fontaine*, rappelle encore l'occupation portugaise sur la côte ouest du Maroc au commencement du xvi^e siècle. Près de Fonti, il y a un puits, Bîr Naçâra, qui doit avoir été construit par les chrétiens.

En continuant son voyage vers le sud, notre voyageur laissa au nord-est les hautes montagnes des Ida Ou Tanân, qui font partie de la longue chaîne atlantique, et il traversa encore une forêt, la Ghâbet Oumçarnet, avant d'arriver sur l'Ouâd Soûs. Ce fleuve arrose beaucoup de jardins

sur ses deux rives. Le rabbin traversa l'Ouâd Soûs, un peu en amont d'un grand château, au sujet duquel l'itinéraire ne donne pas d'autres indications. L'affluent de l'Ouâd Soûs, que Mardochée coupe ensuite, à gué, sort d'une forêt, qu'on voit du côté de l'est; il arrose des champs et passe, en aval, sous des villages et des châteaux.

Au sud d'un petit espace couvert par des dunes de sable, le rabbin Mardochée entra dans une grande forêt désignée par le nom d'un homme, Himmou Karroûm, et dans la partie sud de laquelle il vit un château appelé Dâr Aït Guemhoûr. Cette forêt, ou pour être plus exact, ce bois, doit suivant l'avis de M. Beaumier renfermer des oliviers, des amandiers plus ou moins cultivés ou à l'état sauvage, mélangés à quelques génévriers, thuyas et gommiers, arbres qu'on rencontre après avoir dépassé la rivière du Soûs.

La province de Soûs, qui commence au nord à Agâder-n-Iguîr, et qui s'étend au sud aussi loin que vont les dernières observations de Mardochée, est, M. Gatell nous l'avait déjà appris, un pays agricole, dont le sol recèle des quantités de minerais. Au XI^e siècle non-seulement le Soûs était célèbre pour ses dattes, mais aussi pour les cultures de canne à sucre que les habitants faisaient sur la rivière en nombre assez considérable pour approvisionner de sucre tout le Maroc (1).

Sa population est maintenant encore industrielle et commerçante comme partout dans le nord de l'Afrique où l'élément berbère indigène domine. Aussi le rabbin Mardochée marque-t-il, sur son itinéraire, plusieurs points où se tiennent des marchés et des foires où s'échangent les productions du sol, notamment l'huile d'argân (*Argania de Schousboe, Sideroxylon spinosum* de Linné), arbre unique de son genre dans le nord de l'Afrique, qui ne dépasse pas

(1) El-Bekri, texte arabe, p. 161. Ce sucre se vendait alors deux *mithqâl* le *qantâr*, à peu près 78 centimes le kilogramme si les poids et les monnaies n'ont pas changé au Maroc depuis 800 ans.

l'Ouâd Soûs du côté du sud, et dont les plus proches parents végètent au cap de Bonne Espérance et dans les Indes orientales. La première foire indiquée par le rabbin Mardochée est près de la chapelle funéraire de Sîdi Bibi, au sud de la forêt de Himmou Karroûm, dans le canton des Aït Maïmoûn. Il signalera encore trois autres marchés sur sa route dans le territoire du Soûs, sans parler des marchés qui peuvent exister dans le Tazerouâlt. Les quatre marchés vus par Mardochée sont tous dans une partie du Soûs qui n'a que 100 kilomètres de longueur, fait qui témoigne certainement d'une activité commerciale digne de remarque.

En partant du tombeau de Sîdi Bibi, le rabbin Mardochée entra dans le canton des Aït'Amîra, où sont de nombreux villages, dont le plus grand s'appelle Ghazâla. Il passa ensuite dans le canton populeux des Aït Boû Lefa'a (1), par un autre village, appelé Dâr Ben Deleïmi, d'après le fils d'un homme de la trop célèbre tribu des Oulâd Delim. A partir d'ici l'itinéraire du rabbin est un voyage de découvertes long d'au moins deux cent quarante-cinq kilomètres en pays jusqu'alors inexploré.

Il y a deux foires annuelles dans le canton de la tribu berbère des Aït Boû Lefa'a et c'est auprès de deux sanctuaires, les chapelles blanchies à la chaux de Sîdi Boû Madiân et de Sîdi Mohammed Regrâgui, et auprès du chef-lieu Dâr Ben Deleïmi, que se font ici les échanges de denrées, à des époques déterminées.

Les deux cantons des Aït 'Amîra et des Aït Boû Lefa'a font partie du Chtoukâ, grande division du Soûs.

Passant ensuite dans le canton des Aït Bakou, qui est plus au sud, le rabbin Mardochée arriva au village de Tin-Amgâr sous lequel s'étend un grand parc. Je conserve ce terme inattendu, choisi par le savant traducteur des notes du rabbin Mardochée; sachant que le nom berbère, Tin-Am-

(1) Nom moitié berbère moitié arabe, dont le sens : *Enfants du père de la vipère céreste*, est assez extraordinaire.

gâr, indique qu'il fut un temps où le village à côté du parc était la résidence d'un prince berbère.

Le canton des Aït Bakou, presque tout entier, est une plaine déserte. Un chemin, allant de l'ouest à l'est, y coupe la route de Mardochée, qui se bifurque un peu plus loin du côté du sud-ouest.

Au sud de ce canton, Mardochée traversa celui des Aït Milk, où il retrouva des villages nombreux et une haute colline, au sommet de laquelle commencent des jardins qui s'étendent jusqu'à l'ouest du chemin.

Le canton des Aït Ilougân fait suite au précédent. Le rabbin Mardochée y traversa un grand bois, dont il n'indique pas les essences, mais qui doit être composé des mêmes arbres que nous avons nommés en parlant de la Ghâbet Himmou Karroûm.

Ce bois finit à un col, appelé Immi Ougammi, c'est-à-dire, en français, la Bouche d'Ougammi. Il serait intéressant de savoir si les deux montagnes qui forment le col sont des sommets d'une petite chaîne, qui irait finir sur la côte de l'Océan, à une des montagnes qui y sont marquées sur les cartes marines. Il y a, sur le col d'Immi Ougammi, un village que le rabbin dit être considérable et très-ancien, sans parler d'autres, plus petits et de fondation plus moderne. Tamaliht est le dernier village du canton des Aït Ilougân.

Le rabbin Mardochée passa de Tamaliht dans le canton d'Idaga Our Samouk. Il traversa d'abord un groupe de villages abrités par des montagnes, puis un autre groupe appartenant aux Aït Boû Zeïd, qui est situé entre deux bois, l'un au nord et l'autre au sud. Il remonta ensuite l'Ouâd El-Gâs, qui, en arrivant près de l'Océan, change de nom et devient l'Ouâd Mâssa. Ce nouveau nom nous rappelle l'existence sur ses rives d'une ville, célèbre déjà au moyen âge, et où plus tard, dans le xvi^e siècle, les navigateurs gènois venaient acheter beaucoup d'or, de peaux de

vaches et de chèvres, de résine, de cire vierge et d'indigo, que les Indigènes apportaient à Mâssa en descendant le cours de la rivière (1). L'indigo peut très-bien pousser dans un pays où la culture de la canne à sucre a réussi, et, quant à l'or, M. Gatell nous faisait connaître, il y a quatre ans, les noms des mines où on exploitait ce métal précieux. Il n'y a rien d'impossible à ce que les marchandises qu'on apportait à Mâssa, du temps où Valentin Ferdinand écrivait sa relation, fussent toutes des productions du sol du Soûs. Cela est même démontré par la voie sur laquelle se faisaient les arrivages et par le fait de l'absence d'esclaves nègres, qui auraient figuré sur le marché de Mâssa, s'il avait été fréquenté par les caravanes de la Nigritie. Or, ni El-Bekri au xi^e siècle, ni Ebn Kaldoûn au xiv^e siècle, ni Valentin Ferdinand, ni Hasen Ebn Mohammed El-Wassâs (Léon l'Africain) au xvi^e siècle, ne mentionnent cette marchandise, et ils n'indiquent pas que des relations commerciales existassent à leurs époques entre Mâssa et aucun point de la Nigritie.

L'Ouâd El-Gâs, à l'endroit où le rabbin Mardochée y entra, est encaissé entre deux longues montagnes, dont les pentes sont couvertes de villages. Le rabbin arriva à un point où l'Ouâd El-Gâs descend d'un sommet plus élevé et, sortant de son thalweg, il tomba un peu plus loin sur la rivière ou Asif de Tazerouâlt, qui prend sa source près de celle de l'Ouâd El-Gâs, et qui coule au sud. L'Asif Tazerouâlt est bordée de dattiers et de jardins. Mardochée passa devant plusieurs villages et plusieurs châteaux construits sur ses rives. Il s'arrêta, chez les Ida Ou Bâ-Aqqîl, au village d'Assaka. Là il s'éloigna de l'Asif Tazerouâlt qui continue son cours, au sud-est, pour arroser le cœur du canton de Tazerouâlt.

C'est d'Oudjân que Mardochée se rendit dans le canton

(1) Valentin Ferdinand, *Beschreibung der West-Küste Afrika's* (Mémoires de l'Académie des sciences de Munich, 3^e Classe, T. VIII, page 252).

de Tazerouâlt, qui commence à cinq heures de marche de ce village. L'explorateur a perdu ses notes géographiques à partir d'Oudjân ; nous laisserons donc une lacune sur la carte de son itinéraire, car il n'existe aucun document à l'aide duquel il soit possible de remplacer, dans ce coin de la carte du Maroc, la partie perdue d'observations aussi détaillées et aussi précises que les siennes. Nous attendrons les indications exactes que le rabbin Mardochée promet d'envoyer à une prochaine occasion, relativement à la partie la plus importante peut-être de son dernier voyage, celle où la curiosité de l'historien et du linguiste trouvera autant de sujets de satisfaction que la curiosité du géographe.

Les notes géographiques du rabbin Mardochée reprennent un peu avant sa sortie du Tazerouâlt, où la direction de sa marche est du nord au sud. Il passe sous une haute montagne appelée Tafraout, et par le canton de Tarmast où il voit une trentaine de petits villages. Il traversa ensuite l'Asif Tazerouâlt qui, revenant de l'est, continue son cours vers l'ouest. Au sud se dresse le mont Tizelmê ou Tizelmi, que le rabbin dut gravir et descendre ensuite. Sur son versant sud il trouva un grand château, appelé Dâr Hammou Balla, à l'est duquel coule une source, arrosant un jardin qui est sous un autre château, connu sous le nom de son propriétaire Id El-Hâdj Moûsa Dhoû Imgâd. Le rabbin Mardochée s'engagea plus au sud, entre deux longues montagnes qui, réunies, forment le Djebel Ignân. Dans le passage qui les sépare il vit plusieurs villages, dont les habitants cultivent des jardins et des palmiers dattiers. Ce passage l'amena à la ville d'Ofarân (1), que Léopold Panet avait placée sur sa carte, et que le docteur Davidson avait vue avant Panet, sans relever sa position d'une manière

(1) M. Beaumier donne deux autres formes du nom de cette ville : Oufrân et Ifrân.

utile pour la géographie. Nous savons, par le journal de voyage du docteur Davidson, qu'on peut en moins d'une journée faire le trajet d'Ofarân à Aouguilmim, chef-lieu de l'Ouâd Noûn. Mais personne ne nous avait appris, jusqu'à ce jour, que la ville d'Ofarân est au pied est d'une montagne allongée dans le sens du nord au sud, et que ses jardins s'étendent sur plusieurs kilomètres vers le sud. La montagne qui est à l'ouest d'Ofarân, est appelée Djebel Ida Ou Saqra; une tradition conservée dans le pays lui attribue comme premiers habitants des « chrétiens ». Il ne faut peut-être pas prendre à la lettre ce mot de *chrétiens*, mais bien, croyons-nous, entendre par là des gens qui n'étaient ni des musulmans, ni des israélites.

Au sud-est du Djebel Ida Ou Saqra, le rabbin Mardochée place une montagne, le Djebel Aznaguîz, qu'il dit être très-haute, et au sommet de laquelle il indique une grande ville, en ajoutant qu'il en parlera plus loin. Nous regretterons tous de n'avoir pas encore sous les yeux la description de cette grande ville.

Le rabbin Mardochée arriva plus loin sur l'Ouâdi Çayyad, qui descend du Djebel Ida Ou Taltas, montagne à l'ouest de la route, et il s'arrêta dans la ville de Tagzizt, bâtie au bord de cette vallée. Le Djebel Ida Ou Taltas offre un intérêt archéologique, qui me force à interrompre l'itinéraire pour réunir ici tout ce que le rabbin Mardochée a écrit sur cette montagne et sur les ruines qu'il y a remarquées. Ses relèvements donnent au mont Ida Ou Taltas une forme allongée, presque nord et sud; il a mis trois heures pour aller du pic qui est à son extrémité nord au pic qui est à son extrémité opposée. Le Djebel Ida Ou Taltas et toute la contrée environnante sont célèbres, dans le Sahara marocain, à cause des constructions anciennes et des grands tombeaux des *Djohâla*, ou païens de l'antiquité, qu'ils renferment.

En effet, le rabbin Mardochée a trouvé le Djebel Ida Ou

Taltas couvert de monuments anciens, de tours, de hauts murs et de tombeaux. Près de son extrémité sud, la montagne est reliée à une autre montagne voisine par une longue muraille surmontée de tours. L'épaisseur de cette muraille est de quatre bras et demi (j'évalue l'équivalence de cette mesure à deux mètres cinquante centimètres, en entendant par bras le *dhra'* marocain); l'épaisseur des murs des tours est de trente-six pouces (soit à peu près quatre-vingt-dix centimètres). Le mur d'enceinte et les tours existent encore en grande partie, mais d'autres constructions voisines ont été détruites.

On ne peut rien dire, quant à présent, sur le genre de construction de ce mur ni des tours, le rabbin Mardochée n'ayant pas marqué dans son journal de voyage si les pierres sont taillées, ni si elles sont ou ne sont pas jointes avec un ciment. Mais, en tout cas, il signale, dans le Djebel Ida Ou Taltas, des vestiges bien faits pour éveiller l'attention des historiens, et qui nous fourniront certainement des aperçus nouveaux sur l'histoire des premières civilisations du nord de l'Afrique.

Le rabbin Mardochée longea pendant trois heures, au sud, la seconde montagne qui commence à l'est de la fin sud du Djebel Ida Ou Taltas, puis il la gravit, pendant une heure, en un point où elle tourne vers l'ouest, et il employa une autre heure à la descendre. Arrivé dans la plaine qui s'étend au pied de cette montagne, le chemin coupa une route qui mène d'Aouguilmim à la ville de Târga El-Mayât, inconnue jusqu'à ce jour, et sur laquelle notre voyageur nous promet des renseignements qui ne manqueront pas d'intérêt. Peu après, le rabbin Mardochée traversa l'Ouâd Târga El-Mayât (1) et, ayant longé un chaînon de la grande ligne des montagnes, il entra à Taïdalt, village adossé avec ses jardins à une colline de forme conique, qui s'élève sur

(1) Peut-être l'Ouâdi Târdjâ d'El-Bekri (texte arabe, p. 163), que cet auteur place à cinq marches de l'Ouâdi Dhra'a.

le terrain plat et sablonneux de cette contrée. Le village de Taïdalt appartient aux Oulâd Dhoû 'Asra, branche de la tribu des Aït Brâhim.

Le rabbin Mardochée alla de Taïdalt, dans l'ouest, à une source connue sous le nom de 'Aïn Dâb, située au pied d'une colline isolée et composée en partie de sable. Cette source fut bouchée jadis, dit la tradition, par les « anciens chrétiens ». L'examen des inscriptions que Mardochée a envoyées, et que je n'ai pas encore eues sous les yeux, nous apprendra, je l'espère, si le peuple antique auquel la légende fait allusion est phénicien ou bien plutôt berbère. Je recommande à l'attention des voyageurs qui voudront reconnaître en détail les monuments de cette partie du Sahara marocain, le puits de Tazâmt dont l'eau saumâtre, sourd, au dire d'El Bekri, dans une construction en pierres dures faite par les anciens. Ce puits était, et est peut-être encore, sur une route commerciale partant de l'Ouâdi Târdja pour aboutir dans la Nigritie occidentale.

Au sud-ouest de 'Aïn Dâb le pays est parsemé de collines isolées, au milieu desquelles le rabbin Mardochée trouva encore plusieurs ruines très-anciennes et de grands tombeaux. Continuant son chemin, il entra à El-Barr, et allant toujours au sud-ouest, il arriva au pied du Djebel Bani, qui se prolonge dans l'ouest jusqu'au rivage de l'Océan, et au sud-est duquel commence le plateau désert, ou *hamâda*, d'Ourgaziz.

A une heure et demie de marche au sud de la pointe du Djebel Bani, le rabbin Mardochée arrivait à un lieu nommé 'Aïnât Aït Aoussa ou les sources des Aït Aoussa. L'eau s'y trouve à trois dhra', soit à un mètre soixante-dix centimètres de profondeur, dans un creux entre deux montagnes, appelées Djebel Taskalêwîn, parce que les anciens habitants y ont construit une chaussée, en forme d'escaliers, avec marches. Le rabbin Mardochée découvrit dans ces montagnes beaucoup de constructions qu'il croit, à tort pensons-nous, être romaines, de nombreuses inscriptions lapi-

daires, et d'autres pierres sur lesquelles sont des figures d'animaux, d'oiseaux et même de formes humaines en partie effacées. Ces dessins gravés se trouvent dans une montagne à l'ouest des premières, et nommée Taskala Oum Aghroû Ikelân, c'est-à-dire, suivant le rabbin Mardochée, « le rocher pourvu d'écriture (1) ». Une grotte paraît exister sous ce rocher, où l'on voit aussi des inscriptions et de grands tombeaux. Mardochée a mesuré la longueur de quelques-unes de ces sépultures, elle variait de dix-sept pieds à vingt-deux pieds.

A l'est du rocher où sont ces monuments antiques est une très-haute montagne, le Djebel Tabayoudt « ou montagne de la blancheur », qui, de loin, a l'aspect d'une colonne plantée au milieu de la plaine, et qu'on aperçoit à une distance de six marches d'une journée chaque. Au bas du Djebel Tabayoudt descend un ouâdi, qui va sans doute affluer dans l'Ouâdi Dhra'a. A quatre minutes de marche de l'ouâdi, il y a un cimetière, et à dix minutes plus loin un groupe de ruines très-considérables.

Du Djebel Tabayoudt, le rabbin Mardochée revint à l'endroit de son départ, et les notes qu'il nous a envoyées s'arrêtent à cette montagne.

Faisons remarquer, en terminant, que la Société de Géographie a trouvé dans le rabbin Mardochée un auxiliaire dont il importe de reconnaître et d'encourager les bons offices. N'oublions pas, en effet, à quels résultats est arrivé dans l'Inde et dans l'Asie centrale, le colonel Montgomerie en se servant d'indigènes qu'il avait formés aux observations géographiques.

(1) Je doute de l'exactitude de cette traduction. S'il y avait une erreur de transcription ou de lecture, *rech* pour *zain*, dans le mot Aghrou, je trouverais pour les deux derniers mots Aghzoû Ikelân un sens : « La grotte des nègres », qui serait en partie justifié par la présence d'une grotte sous le rocher. Le nom tout entier serait peut-être Taskâla-n-Aghzoû Ikelân : « l'escalier de la grotte des nègres ».
